

Phonétique, Etymologies, et Idées générales

A Monsieur Julio de URQUIJO

L'ÉpINETTE, par Libourne

(Gironde)

10 Août 1920.

Mon cher ami,

Voulez-vous me permettre de présenter à nos lecteurs, quelques observations sur le numéro Avril-Juin 1920 de la Revue, extrêmement intéressant comme d'habitude?

Le savant article de M. Odón de Apraiz tend à prouver une fois de plus que, en linguistique générale, *r* a précédé *l*. Les deux consonnes sont de même nature, mais *r* est plus parfait, est plus complet. En vertu du principe du moindre effort les enfants mettent *l* avant *r* comme aussi *é* avant *i*, *s* avant *f*, *z* avant *j* français. Certains peuples se sont aussi arrêtés à *l*, par exemple les Chinois qui n'ont pas de *r*. Les Indiens ont trois *r*, et trois *l* dento-linguales, palato-linguales et linguales simples. Les Basques ont un *r* doux intermédiaire entre *r* et *r* fort. Un bon exemple de la permutation signalée est le lieu dit: *Helbaron* (St. Pée) ou *Helbaren* (Sare), extrémité inférieure du pays, opposé à *Hergaray* (Ustaritz). Dans des mots d'emprunt *l* s'est renforcé en *r*: outre *zeru* on peut citer *debru*, abrégé de *deabru*,

pour *diabolum*. Ces mots sont relativement modernes: à l'époque de la conquête romaine *coelum* se prononçait encore *koïloum* avec ou nasal. Il est regrettable que M. de Apraiz emploie la terminologie des néo-grammairiens allemands. Passe encore pour *sourde* et *sonore*, quoique *forte* et *faible* ou *dure* et *douce* soient préférables, mais *occlusive*, *vélaire* et *spirante* sont pédantesques et n'indiquent pas la nature exacte des consonnes et remplacent mal *explosive*, *nasale*, *soufflante*.

Je ne répondrai pas à M. de Aranzadi. Son article n'est pas inspiré par le pur esprit scientifique. L'idée préconçue et l'a priori s'y manifestent trop clairement. Je n'ai jamais prétendu qu'il n'y a pas de race basque, dont l'existence est prouvée surabondamment par la langue, mais j'ai dit et je répète que les caractères distinctifs de cette race sont extrêmement difficiles à déterminer en raison des croisements et des mélanges multiples et variés qu'elle a subis depuis de longs siècles.

A propos du programme de M. Saroïhandy j'aurais voulu que dans son énumération il distingue les grammairiens des linguistes. Les premiers savent plus, mais les seconds savent mieux. Ainsi la grammaire labourdine de l'Abbé Ithurry qui vient d'être terminée représente un effort considérable, un travail prolongé, de patientes études, mais on peut lui reprocher l'esprit de système, l'absence d'explications, parfois le manque de méthode, quelques affirmations hasardées, ainsi qu'un vocabulaire technique peu intelligible, sans compter des erreurs comme celle-ci: «le basque n'a pas de diphtongues». Elle admet la conjugaison simple, mais croit devoir donner la liste, forcément incomplète des formes en usage, ce qui absorbe sans grand avantage de très nombreuses pages, alors qu'il suffisait d'indiquer en quelques mots les éléments de la conjugaison. La vaste complexité du verbe basque peut être résumée en un tableau de sept à huit lignes sur dix à douze colonnes.

M. Lhande croit que les romans si originaux de M. D. Aguirre démontrent péremptoirement que la langue basque n'est pas aussi pauvre qu'on a pu le dire, et comme preuve de cette richesse, il dit qu'il y a une vingtaine de mots pour «bruit». En linguistique on considère que l'abondance des expressions particulières pour des détails, pour des nuances minimes, loin d'être un signe de supériorité, sont au contraire l'indice d'une mentalité encore primitive, aux conceptions lentes et rebelles à la généralisation. Tels ont été les Basques de jadis. On pourrait objecter les mots à plusieurs significations, par

exemple *ehti* «miel» et «douceur» ou *adar* «corne» et «branche» mais là non plus il n'y a pas de généralisation. Il y a seulement constatation, pour l'un, d'une qualité commune, pour l'autre, d'une ressemblance de formes.

A propos d'idées générales, vous donnez pour «arbre» un mot original, d'après un dictionnaire du XVI^e siècle, *errexala* ou *x* est notre *ch* français, (écrit en Europe *sc, sch, sk, sz, sj, sy, sci, s* suivant les langues) mais le mot est bien long pour être primitif. Il se présente comme emprunté à quelques variétés patoises néo-latines *rexal, roxal, roxar*. S'il est vraiment basque il est composé et son premier élément *errexal, errexe*, ou *errex*, doit être une variante de *aritz* qui a formé aussi *zuhaitz*. Il résulterait de ces deux mots que l'essence à peu près exclusive des forêts antiques du pays basque moyen aurait été le chêne pedonculé, ce qui est fort probable. J'ai fait voir dans un article précédent que le *zu* initial des noms d'arbres vient de la racine *zu, chu, su*, qui exprime un mouvement vertical de bas en haut. On peut encore y rapporter deux autres mots très importants, *zuri, churi*, «blancheur» et *suge* «serpent». On ne s'étonnera pas du rapprochement entre l'idée de blancheur et celle d'un mouvement élargi: on le retrouve dans d'autres langues; en tamoul la même racine forme le nom de la planète Vénus et les mots blancheur, argent, expansion, inondation, moisson, lumière; il en est de même en français: reppelez le vers bien connu de Racine:

un jeune enfant vêtu d'une robe éclatante,

où éclatante veut dire blanche; quant à *suge* il signifie «sans feu» et convient on ne peut mieux à un animal à sang froid.

Parmi les jurons, vous avez omis un juron commun du Labourd *asto-pitoo*, traduction du gascon-béarnais «viédaze», qui est d'ailleurs euphémiquement altéré.

L'étymologie de 1104 relevée par M. Campión *arbea* «pierre sur pierre» est remarquable, mais *arbe, arpe, harpe* signifient proprement «abri sous roche, grotte, caverne». Le nom du village d'Ordianp *Urđiñarbe* ou le *ñ* est une nasalisation de la semi-voyelle palatale euphonique, doit être traduit «grotte par laquelle passe, ou d'où sort un cours d'eau». Il y a quelques années, j'ai commencé la traduction du roman de Longus et j'ai rendu ainsi la première phrase: *Lesbos deritzan uhartean ihizin nindabilarik ikhus nenzan amudiozko hichtorio eder bat harpe baten paretetan pintatua baitzen*: «Chas-

sant dans l'île de Lesbos, je vis une belle histoire d'amour qui était peinte sur les parois d'une grotte».

J'écris ces lignes dans ma maison de campagne—modus agri, non ita magnis—vieille demeure familiale, séjour paisible qu'ont bâti mes aïeux et qui me plaît, comme au doux poète angevin, «plus que les palais romains». Quelques arbres et des fleurs m'y font oublier la ville. Je me reporte par la pensée au milieu de votre beau pays basque, si bien encadré par la mer et la montagne, qui expriment tous deux la grandeur majestueuse et la force irrésistible.

Veillez agréer, mon cher ami, l'assurance de mes sentiments affectueusement dévoués.

JULIEN VINSON.

